L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE DU CŒUR DE JÉSUS.

I. — Les représentations du Cœur de Jésus chez les anciens Chartreux. II. — Le cadran solaire de Marigny-Brizay (Vienne). III. — III. Cœur énigmatique du musée de Cluny.

I. - *DOCUMENTS CARTUSIENS.*

Les pages qui vont suivre ne seront en réalité qu'un simple post-scriptum à mon article du mois dernier, relatif au « Marbre astronomique de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques » (Sarthe), qui est du XVIe siècle.

Ce document, d'une puissance de symbolisme et d'une portée qui ne me semblent pas pouvoir être dépassées, en même temps que d'une fort belle exécution matérielle, n'est pas le plus ancien témoignage artistique qui nous soit resté de la piété si vive que le glorieux Ordre de Saint Bruno eut pour le Cœur de Jésus-Christ, pendant les temps antérieurs à ce siècle dix-septième qui en vit consacrer officiellement par l'Église le culte liturgique.

À côté des ouvrages composés par ces célèbres moines Chartreux si souvent cités : Ludolphe de Saxe, dès le XIVe siècle, et dans les deux qui suivirent, Dominique de Trêves, Denys-le-Chartreux et Lansperge qui manifestèrent si explicitement la pensée de leur Ordre à l'endroit du Cœur de Jésus, il nous plaît infiniment de trouver cette même ferveur d'adoration traduite par leurs frères du cloître dans des œuvres artistiques contemporaines de leurs écrits : peintures, gravures ou sculptures, parce que, ces documents matériels en sont les commentaires les plus clairs et les « confirmations » les plus indiscutables.

Le fait que ces œuvres d'art sont plus rares que les écrits s'explique de soi : les livres ont été tout d'abord fixés et multipliés par l'imprimerie, puis réédités plus ou moins souvent ; les documents matériels, eux, sont presque toujours uniques en leur aspect, même quand plusieurs d'entre eux interprètent le même sujet, et le temps, l'atmosphère, le feu, les hommes, tous les agents destructeurs se sont ligués pour les anéantir. Pour un qui nous reste, cinquante et plus, peut-être, ont disparu ; de là l'importance et le prix qu'ils ont dans le domaine de l'Histoire et de l'Archéologie sacrées.

C'est tout d'abord au berceau même de l'Ordre de saint Bruno, à la Grande-Chartreuse en Dauphiné, que nous trouvons le premier des documents que nous allons étudier. En 1473, le feu détruisit une partie du grand monastère, et, sitôt après, les moines se mirent à réparer les ruines. Ce fut alors qu'on édifia le vieux cloître actuel et les Chefs de l'Ordre voulurent alors que la porte qui ouvrait sur ce cloître soit ornée, à son archivolte, de ce qu'on appelait alors les armoiries de Jésus-Christ, Roi éternel des âmes et de tout.

J'ai déjà dit, et j'aurai à le redire, qu'on désignait alors sous le nom d'*Arma Christi*, *Armes de Jésus-Christ* ou *Blason de Dieu*, la représentation sur un écusson, des objets divers qui servirent dans la tragique Passion du Sauveur. C'est le trophée de son triomphe.

Sur celui de la Grande-Chartreuse, sculpté en 1474, que voyons-nous[1] ?

D'abord la Croix sur laquelle figure, seul, le Cœur du Sauveur ; la pointe de la lance s'y enfonce de la moitié de la longueur de son fer. Pour les inspirateurs de ce blason le Cœur blessé résume donc ici tout le Crucifié ; pour eux, comme dans la doctrine du R. P. Anizan, « c'est tout Jésus ».

Le blason du cloître de la Grande-Chartreuse, 1474.

Le pied de la Croix plonge, non dans un tombeau comme on l'a dit à tort, mais dans ce qu'on appelait, à la fin du XVe siècle, la Fontaine de Vie, piscine où tous pécheurs peuvent efficacement laver leurs souillures dans le Sang purificateur et rédempteur du

[1] J'ai gravé les sculptures de la Grande-Chartreuse étudiées en ces lignes d'après des croquis communiqués par M. l'Abbé Lucien Buron, du clergé de Paris, le collaborateur très apprécié de *Regnabit*, et je le remercie respectueusement de sa grande obligeance.

Christ. Même si la date de construction du cloître de la Grande-Chartreuse, 1473-1474, ne nous était pas par ailleurs connue, ce détail de la Fontaine de Vie suffirait à nous fixer approximativement sur l'époque où fut sculpté le blason qui nous occupe.

Sur le bord de la dite Fontaine sont appuyés les clous qui ont perforé les canaux où coulait, dans les membres, le Sang divin, avant même que la lance en ouvrit la Source corporelle. Ailleurs, nous voyons les tenailles et le marteau, qui sont en relation d'idée avec les clous, puis les fouets et les verges de la flagellation, la couronne d'épines qui ceignit de douleur et de sang le front divin, l'éponge qui fut appuyée sur les lèvres du Supplicié, les dés des soldats qui jouèrent sa robe sans couture.

Le Chrisme à la lance. — Clef de voûte de la première chapelle de la Grande-Chartreuse — (1375).

Enfin dans la partie chef de l'écusson, alignés en file horizontale, les trente dégoutants deniers du faux ami qui vendit à leur prix sa promesse d'amour fidèle. Les Chartreux qui les ont rangés là comprirent, au mieux, le coup douloureux que la trahison de Judas porta au Cœur de Celui qui, « ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin ». Et ces grands Moines auraient applaudi Papini quand il flagellait, l'Argent, le plus méprisable en effet des fumiers qui font fleurir les pires bassesses humaines, du nom d'« Excrément de Satan ».

— Bien que la représentation matérielle du Cœur de Jésus n'y figure pas, une autre sculpture très expressive avait été inspirée par la piété cartusienne envers la blessure du côté de Jésus, longtemps avant le blason que nous venons d'étudier : C'est un monogramme du nom de Jésus, particulier à l'ordre de saint Bruno et qui évoque, en même temps que son Nom, les souffrances du Rédempteur.

Le plus ancien exemple que nous en connaissions se trouve sur une clef de voûte de la première chapelle de la Grande-Chartreuse, datant de 1375 : Sur le champ d'un écusson que deux courroies de pierre relient à la moulure, nous lisons le nom de Jésus dans sa forme abrégée, IHS, en lettres gothiques ; mais la hampe de la lettre h forme la Croix, et la lance transperce la fin du nom sacré ; la fin, car la lance n'est intervenue dans le drame du Calvaire qu'après la Croix.

Au-dessous du monogramme, et partant de son milieu, une tige de chêne n'est sans doute que l'emblème de la force puissante et de l'efficace vertu du nom divin.

Sculpture du vieux cloître de la Grande-Chartreuse (1474).

Et ce Chrisme à la lance fut sculpté à la Chartreuse trois ans avant la mort du chartreux Ludolphe de Saxe (1378), qui fut l'un des premiers à faire connaître, par ses écrits, la piété cartusienne à l'égard du Cœur du Sauveur. Pour lui, la blessure latérale de Jésus, c'est le coup jusqu'au Cœur, pour lui, comme plus tard pour cet autre chartreux, Lansperge, la blessure de la lance « n'est que la porte qui introduit dans le Cœur » : « Per illud vulnus, quasi per ostium in Cor introeatis », selon l'expression de ce dernier.

Ce monogramme si suggestif du Chrisme à la lance fut reproduit encore cent ans après, et plusieurs fois, dans l'ornementation de ce cloître de la Grande-Chartreuse dont nous avons parlé, rebâti en 1474, après un incendie. Comme dans l'ancien modèle la lance y garde la position oblique qu'elle avait quand elle frappa le côté sacré.

— De la fin du XVe siècle aussi, doit-être datée la gravure sur bois, que j'ai reproduite, par le même procédé, dans *Regnabit* de décembre 1921 (p. 43), pour le très intéressant article du R. P. Anizan : *À Paray, devant une vieille pierre*. On y voit, tenu par deux anges, le Cœur de Jésus que le Père Éternel frappe d'une flèche ; au-dessous du Cœur blessé un Moine chartreux se tient à genoux et l'implore : « Miserere mei Deus ! ». Est-il l'image de l'inspirateur ou de l'exécuteur de la gravure, ou bien symbolise-t-il tout son Ordre en prières ?

— À cette même époque, le Rhénan Lansperge revêtait l'habit des moines de saint Bruno. Avant de mourir en 1539, à la chartreuse de Cologne, il s'était fait, dans des livres

d'une mystique très douce, l'apôtre de la piété envers la blessure du côté et du Cœur de Jésus, en même temps que le propagateur des images du Cœur vulnéré ; il était vraiment ainsi l'écho de sa famille monastique. « Placez, écrivait-il, dans les endroits ou vous passez fréquemment, quelques images de ce divin Cœur ou des Cinq Plaies, elles vous rappelleront ainsi souvent d'élever jusqu'à Dieu vos affections ».

Ne serait-ce point pour appuyer ce conseil et en faciliter l'exécution qu'en 1535, quatre années avant la mort de Lansperge, les Chartreux de Cologne faisaient graver sur bois l'image que Peter Quentel reproduisit en 1595[1] ?

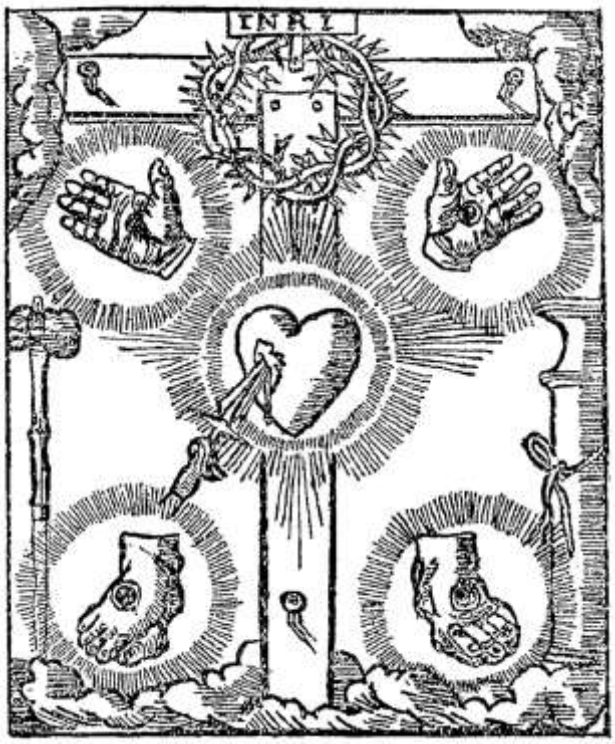


Image gravée par les Chartreux de Cologne en 1535.

Sur ce bois, comme sur la pierre du blason de la Grande-Chartreuse, le Cœur percé par la lance, est posé sur le fut de la Croix, mais entouré de deux gloires dont la plus extérieure est cruciforme. Les clous sont à leur place normale dans le bois sacré, et, près d'eux, les mains et les pieds blessés sont entourés chacun d'une auréole de rayons glorieux.

Sur le point central de la croix, s'attache la couronne épineuse et, de chaque côté, se dressent la colonne de la flagellation, et l'éponge d'amertume.

C'est bien là l'image « du Cœur divin et des Cinq Plaies », désirée et conseillée par Lansperge ; et c'est bien la répétition aussi du thème mis en honneur, en 1474, à l'archivolte du cloître de la Grande-Chartreuse française. Et de l'ensemble des

[1] Cf. *Regnabit*, juillet 1922, p. 188.

documents que nous venons d'étudier, en cet article et dans celui qui l'a précédé, ne ressort-il pas que si, vers la fin du Moyen-Âge et dans le siècle qui le suivit, les Chartreux de Rhénanie, notamment ceux de Cologne, ont été parmi les plus ardents propagateurs des images du Cœur de Jésus, ceux de France, du berceau même de l'Ordre en Dauphiné, d'où devaient partir pour toute la Famille monastique de saint Bruno les inspirations et les règles de piété, jusque dans les monastères d'Extrême-Occident, comme la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques, en Maine, le Cœur de Jésus fut vraiment au premier plan de la vie spirituelle ou pour mieux dire Il en fut la source, où tous puisèrent abondamment.

II. — *LE CADRAN SOLAIRE DE MARIGNY-BRIZAY (Vienne).*

J'ai dit en parlant du marbre astronomique de la Chartreuse de Saint-Denis d'Orques, que la recherche de l'époque qui l'à vu sculpter m'a conduit à l'examen d'un assez grand nombre de cadrans solaires datés, de la fin du XVIe siècle et de la première partie du XVIIe.

Parmi ces derniers, j'ai relevé, au Musée des Augustins, à Poitiers, qui appartient à la société des Antiquaires de l'Ouest, le dessin de celui qui donnait autrefois les heures au château de Marigny-Brizay (Vienne) et qui fut offert à la savante société poitevine, en 1918, par M. Cesbron, châtelain de Marigny.

C'est une plaque d'ardoise, à peu près carrée, de 37 centimètres de hauteur, datée 1637 ; elle porte, autour de la ligne graduée des heures, une ornementation qui procède de deux sources d'inspiration :

a) — En haut, une partie utilitaire et de nature astronomique et chronométrique.

b) — En bas, une partie afférente à la personnalité du possesseur premier du cadran et à ses sentiments religieux.

Examinons maintenant chacune de ces deux zones du cadran de Marigny :

a) — Le milieu de la première est occupé par le chronomètre solaire ; un cœur figure le soleil d'où partent des rayons dont les extrémités aboutissent aux points des heures, sur une double courbe graduée dont les parties hautes prolongées donneraient le tracé d'un ovale à large base.

D'un trou pratiqué au-dessus du médaillon elliptique où se trouve le cœur-soleil part une tige oblique qui se coude en angle au dessus du cœur (Je ne l'ai pas figurée sur la gravure pour ne pas embrouiller le dessin du médaillon central). C'est l'ombre du sommet angulaire de cette tige qui, projetée par le Soleil, parcourait la ligne graduée et marquait ainsi les heures.

Trois anges indiquent les trois points cardinaux de l'horizon d'où nous vient quotidiennement la lumière solaire : l'Orient, le Midi, l'Occident. L'ange du Septentrion

ne figure pas parce que le soleil ne visite jamais le point qu'il occupe ; à sa place se trouve l'écu familial de celui qui fit graver le cadran, en 1637.

L'ancien cadran solaire du château de Marigny-Brizay (Vienne).
Musée des Antiquaires de l'Ouest – Poitiers.

Nous retrouvons ici la pratique chère aux vieux ornemanistes chrétiens de figurer les quatre points principaux de la Rose des Vents par des Anges, et l'origine du choix de ce motif est bien située tout à la base des temps chrétiens puisqu'elle part de ce verset de l'Apocalypse écrit par saint Jean, aux environs de l'an 96 :

« Et je vis quatre anges debout aux quatre coins de la Terre, retenant les quatre vents du ciel pour qu'ils ne puissent souffler sur la Terre, sur la Mer, ni sur aucun des arbres de la Terre » (Chap. VII. v. I).

Ces anges du reste, sont tout ce qui christianise — et combien peu — la partie chronométrique de ce cadran, lequel sous ce rapport reste loin de bien d'autres tel par exemple celui de l'ancienne collection poitevine du Mis de la Sayette, dont le Christ-Soleil occupe le centre et les douze Apôtres les points des heures[1].

— De chaque côté du registre des heures, sur le cadran de Marigny, deux étoiles rappellent que le Temps règle aussi les conjonctions et les révolutions astrales, et symbolisent l'Espace.

[1] Cf. Mgr. Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. I, p. 103.

b) — La zone relative au possesseur premier du cadran de Marigny est très simple. Elle comporte seulement son blason et deux médaillions pieux ; seulement, alors que l'ornementation de la partie chronométrique part du spécialiste en gnomonique chargé d'exécuter sur l'ardoise le cadran horaire, celle de la partie inférieure est évidemment due aux sentiments propres à la personne qui l'a commandée pour sa demeure familiale.

Au milieu se trouve un écu d'armoiries que supportent deux lévriers. Je crois pouvoir reconnaître en cet écusson celui de la famille de la Lande[1], anoblie en 1594, et à laquelle l'Armorial des Maires de Poitiers, et les héraldistes poitevins, attribuent un blason *d'argent au chêne de sinople sur un tertre du même, au chef d'azur chargé d'un croissant d'argent*.

Sur le cadran qui nous occupe, celui qui portait cet écusson en 1637, le plaça donc comme l'emblème de sa race et de sa personne entre les protections célestes, ainsi sollicitées, des Cœurs de Jésus et de Marie, auxquels il consacrait par le même geste, les heures qui devaient régler la vie familiale en sa demeure. Et la portée d'une pareille pensée est déjà grande puisqu'elle remplit tout le cadre intime de la vie humaine.

Dans le médaillon de droite, côté de l'Orient, le Cœur de Jésus est marqué de son signe abréviatif IHS, composé des consonnes du Nom de IHESVS ; et la Croix le domine.

Dans le médaillon occidental, à gauche, le Cœur de Marie porte son nom, réduit à ses deux premières lettres MA (ria). Au-dessus de lui un signe en S couché, dont la signification certaine reste problématique pour moi.

Ce signe en S qui eut divers sens très précis dans la symbolique des temps anciens et du Haut Moyen-Âge, a reçu depuis et conservé longtemps celui d'emblématiser le Serpent, image lui-même de Satan et du Mal — (Sur le monogramme du nom de Jésus, dit du roi Henri III, la lettre S. du sigle IHS se termine en ses deux extrémités par deux têtes de serpents).

Et ce sens est le seul qui me paraît acceptable ici, car le Serpent a toujours été, et reste, l'un des attributs iconographiques de la Vierge Marie en laquelle l'Église reconnaît cette femme prédite au Livre de la Genèse (chap. II, v. 15), qui eut mission d'écraser la tête du Serpent.

Ainsi donc la partie pieuse du cadran de Marigny nous apparait, comme la consécration, pour ainsi dire, d'une famille aux Cœurs unis de Jésus et de Marie, dans la protection desquels son chef la place sous la figure de son blason c'est-à-dire de l'emblème de race qui la personnifie. Cela en 1637.

---

[1] À ne pas confondre avec les Goudon de la Lande, Comtes de l'Héraudière, poitevins, qui ont d'autres armes.

Ce qu'il est intéressant de noter encore, après les exemples que *Regnabit* en a déjà produit, c'est cette pénétration de l'idée du Sacré-Cœur et l'emploi spontané de son image à cette époque dans les habitudes d'une vie familiale intime, ou nulle autorité ecclésiastique ne la pouvait imposer.

III. — *CŒUR ÉNIGMATIQUE DU XVIIIe SIÈCLE AU MUSÉE DE CLUNY.*

Puisque le marbre de Saint-Denis d'Orques et le cadran solaire de Marigny nous ont conduit dans le domaine de l'astronomie, j'ajoute ici quelques lignes sur un objet énigmatique dont un détail au moins, évoque aussi, en symbole ou plutôt en rébus, l'idée des espaces célestes, pris eux aussi du reste comme image du séjour bienheureux des Âmes.

J'en dois à la si grande complaisance de M. l'abbé Lucien Buron une photographie parfaite d'après laquelle j'ai gravé fidèlement l'image incluse en ce texte.

C'est un cœur fait de bois ou d'une composition qui l'imite ; son pourtour presque circulaire est serti d'une armature de métal qui le soutient au-dessus du socle par un pied richement ouvragé. Au-dessus de lui s'érige la Croix que surmonte une petite sphère céleste. Le tout, mesure 16 centimètres de hauteur.

Cet objet, qui est de travail français, date du XVIe siècle. Il appartient au Musée de Cluny, où il porte le n° 5031.

Sur le cœur même, deux grands A sont liés ensemble, et la croix que surmonte la sphère céleste est chargée de six L. Nous sommes évidemment en présence d'un rébus en partie double que composent le Cœur, d'une part et, de l'autre, ses attributs.

Autour du socle une inscription nous donne le mot de la première partie du mystère :

VNG CVEVR CRUCIFIE TIENT DEVLX AMYS ENSEMBLE

Un cœur crucifié tient (réunit) deux amis ensemble.

Ce que symbolisent « deux A mis ensemble », sur le cœur où ils sont comme liés par le joug très doux de l'amitié.

Sur le cercle de métal qui contourne et encadre le cœur on lit ces autres mots :

CE N'EST QVE' VNG CVEVR ET VNE AME

Il est bien incontestable, vraiment, que cette inscription ne se rapporte pas au cœur matériel qu'elle entoure mais aux deux amis qu'il rassemble et qui ne font qu'un. C'est l'expression biblique qui se lit aux *Actes des Apôtres* (Chap. IV, v. 32) où l'Auteur nous

dit que l'union des premiers fidèles était telle qu'« ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ».

Le revers du cœur porte, à l'opposé des deux A, un M qui paraît être l'initiale d'un prénom ou d'un patronyme commun aux deux amis.

La seconde partie nous dit que cette union des deux amis doit aboutir au ciel, et c'est par là que le rébus se termine :

Sur la Croix, la lettre L, répétée six fois, n'est que le hiéroglyphe du mot *Ciel* soit : six L, qu'il faut lire : *Ciel*. Et ce sens est encore précisé, tout en haut, par la petite *sphère céleste* du ciel astral, image du séjour bienheureux.

L'ensemble paraît donc pouvoir être interprété ainsi :

« Ung cœur crucifié tient deulx amys ensemble, au ciel » ou : « pour le ciel ».

Il est bien évident que l'expression « cœur crucifié », nous conduit à considérer la Croix comme se dédoublant d'épaisseur, au sommet du cœur, l'entourant, et reprenant son unité jusque dans le fleuron qui réunit les rampants du support, au-dessus du socle.

Quand j'ai dit, en *Regnabit* de janvier, parlant des premiers imprimeurs français, fin XVe siècle et XVIe, que, dans le choix de leurs motifs emblématiques les gens de cette époque sacrifiaient beaucoup, souvent beaucoup trop, au goût du compliqué, du mystérieux, de l'énigmatique, ai-je eu tort ?...

Deux opinions sont possibles :

L'une consiste à ne voir dans l'objet que nous présentons que l'emblème profane d'une amitié profane, bien que très pieuse, cimentée par une épreuve commune aux deux amis et qui, pour ainsi parler les crucifie. Et c'est là une thèse qui peut-être soutenue.

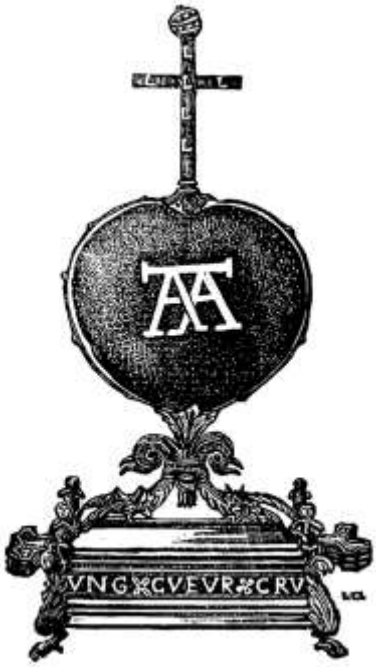
L'autre conduit à regarder le cœur crucifié comme étant l'image de Celui de Jésus-Christ dans lequel, dans l'amour duquel, si l'on veut, deux amis seront réfugiés, et qui, par Lui, espèrent rester unis jusqu'au ciel.

Il faut bien le reconnaître cette interprétation a pour elle :

D'abord qu'elle répond au caractère et à l'une des formes de da piété de l'époque, car l'objet remonte au temps même où l'éloquent Olivier Maillard[1] dans les chaires de Paris, de Poitiers, et d'ailleurs, le Chartreux Lansperge[2] dans ses écrits ; et d'autres Maîtres de la Spiritualité conseillaient aux âmes de s'établir dans le Cœur de Jésus-Christ comme dans un refuge mystique, comme dans une demeure.

---

[1] Cf. *Regnabit*, n° de novembre 1923, p. 301.
[2] *Id*. p. 421.



Puis, qu'à cette époque aussi — et j'en ai la preuve matérielle en mains — quand les artistes de tous genres voulaient représenter le cœur charnel de Jésus-Christ, six ou sept fois sur dix, ils le plaçaient, seul ou accompagné des autres saintes Plaies, sur le fût de la croix, donc, en faisaient ainsi, sans métaphore aucune, un « cœur crucifié ». Or, les locutions courantes dénoncent presque toujours une fréquence d'impressions visuelles qui leur a donné naissance ; ce qui me fait penser qu'au XVIe siècle l'expression « Cœur crucifié » devait porter, de soi, toutes les pensées vers le Cœur blessé de Jésus. Le titre du livre *L'exercice du Cœur Crucifié* que le Franciscain poitevin, Pierre Regnart écrivit à l'entour de l'an 1530, à Fontenay-le-Comte, ne s'oppose nullement à cette opinion, puisque l'auteur assimile dans ses pages, et même dans la gravure ornementale de son titre, le cœur de l'ascète franciscain au « Cœur Crucifié » de Jésus-Christ.

Il me semble donc que la seconde des deux interprétations possibles de l'objet des vitrines de Cluny est plus satisfaisante que l'autre, et doit être retenue préférablement. C'est pourquoi, pour si énigmatique que soit l'aspect qui lui a été volontairement imposé par ses créateurs, je regarde ce petit monument d'amitié comme offrant une image, voilée il est vrai, mais réelle, et d'un intérêt particulier, du Cœur de Jésus-Christ.

Les médailles profanes, les jetons, l'emblématique héraldique, les arts décoratifs de la même époque ne nous offrent-ils pas quantité d'autres rébus bien autrement bizarres ? Et nous n'en sommes plus à nous étonner que, dès le XVIe siècle, des hommes aient pu choisir comme écrin précieux, ou comme forteresse invincible de leur mutuelle affection le Cœur vers qui se tournaient alors, et depuis plus d'un long siècle, la pensée adorante et confiante du peuple chrétien.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.